

Les “Esquimaux des Lumières”: archéologie d’un regard entravé

Giulia Bogliolo Bruna
Centre d’Etudes Arctiques (CEAr, Paris)
gbogliolo.bruna@gmail.com

Abstract

The present paper retraces, in an ethno-historical perspective, the genesis of the oriented, elliptic, simplistic and reductive representation of the Eskimos in the Diderot & d’Alembert’s *Encyclopaedia*.

Adopting an inter-disciplinary approach (historical, anthropological and textual, as well), the paper wonders upon the mechanisms which have governed the construction of the Eskimos’ image, and deciphers them considering the philosophical challenges and the ideological conditioning of the *Century of Lights*.

The Eskimos’ image conveyed by the *Encyclopaedia* emphasizes their bestiality and primitivism, to stick them as the prototype of the savagery, the personification of a degenerated and shy humanity of the borders.

The image of the Inuit - stereotyped, preformed and caricatured - is built through bias, omissions, and generalizations. It is intended to present them as fully antonymic to civilisation.

In the Diderot and Chevalier de Jaucourt’s writing, the fierce and anthropophagic Inuit are the archetypal symbol of an extreme and terrifying anthropological difference which is the outcome of a geographical and climatic determinism.

Far away the highly idealized and aesthetically-oriented image of the *Good Savage*, the Eskimos show-up in the writing of the *Century of Lights*’ scholars a borderline humanity, deprived of any culture mark, but, nevertheless belonging to the human family.

Key-words: Eskimos’ Image, *Encyclopaedia*, Diderot, Chevalier De Jaucourt, ethno-history.

Introduction

Au siècle des Lumières, les *Terrae incognitae* de l'Extrême Septentrion, avec leurs marges floues et largement conjecturales, se dérobent encore au regard autoptique de l'*Experientia*.

L'image des peuples autres s'informe et se conforme à une dialectique entre civilité et barbarie qui reflète une conception spatiale eurocentrée et postule la corrélation entre le degré d'humanité et la distance géographique par rapport au *centrum* civilisateur. Ainsi, s'esquisse une *Imago mundi* reposant sur une succession de cercles concentriques allant de l'Europe, cœur de la civilisation et donc de la « civilité », jusqu'aux cercles liminaires où triompherait la sauvagerie (Bogliolo Bruna, 1992 : 393-410 ; Bogliolo Bruna, 2002 : 79-96) :

« de tous les Peuples connus de l'Amérique, écrit le père jésuite Charlevoix, il n'en est point qui remplisse mieux, que celui-ci, la première idée, que l'on a eue en Europe des Sauvages » (Charlevoix, 1744 : tome III : 178)¹

Façonnée au cours des siècles par la sédimentation et l'imbrication de la tradition classique et vétérotestamentaire et de données issues de l'expérience, la représentation de l'univers géoanthropique boréal tend vers une progressive sécularisation.

Loin d'incarner le mythe du « Bon Sauvage » et la nostalgie d'un temps édénique où régnaient l'harmonie, la pureté et l'innocence, les Esquimaux² sont jugés, rappelle Numa Broc (1975 : 255), « assez sévèrement dans l'Encyclopédie qu'il s'agisse de l'article *Esquimaux de Jaucourt* [...], ou de celui de Diderot, *Espèce humaine* [...]; les mœurs de ces « sauvages » sont loin d'être considérées comme pures, et le mythe du « bon sauvage » ne s'imposera qu'après 1760 avec Rousseau et surtout Bougainville ».

Antonyme de civilisation, la sauvagerie ne serait-elle pas le trait marquant des Gens du Nord, farouches et anthropophages, qui logent *ad modum talparum* dans de misérables logis souterrains ?

Derrière les artifices rhétoriques et les stratégies littéraires d'emprunts et de renvois, se donne à voir, au fil des pages de l'*Encyclopédie*, une image des Esquimaux à la fois préformée, caricaturale et de signe négatif, comme en témoignent l'article éponyme signé du Chevalier de Jaucourt et la notice *Humaine Espèce* rédigée par Diderot. Les Esquimaux deviennent le symbole même d'une Altérité étrange, à la fois barbare et bestiale.

S'inscrivant dans une perspective ethno-historique, cette étude se propose de retracer l'archéogenèse de la représentation orientée, sommaire et elliptique des Esquimaux dans l'*Encyclopédie*. Privilégiant une approche pluridisciplinaire (historique, anthropologique et textuelle), l'article identifie et commente une pluralité de sources d'époque qui participent, mutilées, à forger l'image des Inuit telle qu'elle est véhiculée par le *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Par un chassé-croisé avec d'autres récits et témoignages des XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, il s'agit là d'éclairer les enjeux philosophiques et

¹ Le corpus de sources anciennes que nous citons dans cet article reproduit l'orthographe et la syntaxe originales.

² Nous employons l'ethnonyme Esquimaux (ou Eskimaux) tel qu'il figure dans les sources d'époque. Cela va de soi que nous lui ôtons toute connotation péjorative et qu'il est mobilisé, sous notre plume, comme étant synonyme du terme autochtone Inuit.

idéologiques ainsi que les mécanismes présidant à la construction de l'image des Esquimaux au Siècle des Lumières.

Aux confins de l'œcoumène, une humanité des marges

Royaume anthropophysique de l'étrange et de l'inversion, les terres aquilonaires, anti-monde de pierre et de glace, abritaient, selon le père Charlevoix, des *Pygmées boréaux*³, gens primitifs et violents, qui ont « *plutôt la figure de quelque bête farouche que celle d'homme ; car ils n'ont que les bras et les jambes qui leur donnent quelque ressemblance avec les autres hommes* » (Jérémie, 1720 : 6).

Émanation d'un Ailleurs extrême, *quasi alter mundus*, cette race « *estrang* » et dérangement, que les Européens n'étaient parvenus ni à « *humaniser* », comme le dénonçait le Baron de Lahontan (1705 : 11), ni à « *apprivoiser* », selon le père Charlevoix (1744 : 179), échappait à toute homologation et classification taxonomique, d'où le recours à la mythologie classique pour signifier son étrangeté inquiétante :

« [...] *Il semble que le bon homme Homere veuille parler de cette malheureuse Nation Sauvage, en parlant de ses Cyclopes, car il y a trop de rapport entre eux [...] ces Peuples ne s'embarrassent pas de Playdoyers, ni de multitudes de Loix, [...] ils se plaisent seulement d'habiter le sommet des Montagnes ou les Cavernes les plus profondes [...]* » (Lahontan, 1705 : 11-12).

S'orchestrant autour d'une comparaison inédite et quelque peu surprenante, l'image des Esquimaux aboutit, sous la plume de Lahontan, à une description révélatrice d'un impensé collectif. Et ce, car elle dit la supposée anomie de la civilisation « esquimaude » tant par rapport à la civilité occidentale (élevée à parangon universel, celle-ci n'était néanmoins pourfendue par le Baron), qu'à l'idéaltype du *Bon Sauvage* cher aux Philosophes, pâle abstraction censée refléter la pureté originelle.

Errant comme les furies, ces Gens du Nord - humanité primitive et farouche, dépourvue de culture - pratiquent, cependant, le troc - c'est-à-dire l'échange - avec ruse et sélectivité. Ce qui, à l'aube du libéralisme, les rapproche des « hommes civilisés », le commerce étant perçu comme la marque de la civilisation occidentale et, plus généralement, comme un trait de civilité :

« [...] *ces Démons viennent à bord [pour troquer] dans de petits Canots de peaux de Loups marins. [...] Dès qu'ils arrivent près de la Barque ils montrent leurs Pelletteries au bout de l'aviron et demandent en même tems les côuteaux, la poudre et les balles dont ils ont besoin, des fusils, des haches, des chaudières, & enfin chacun montre ce qu'il a, et ce qu'il prétend avoir en échange; le marché conclu, ils reçoivent et donnent tout, au bout d'un bâton* » (Lahontan, 1705 : 12-13).

Loin d'être monolithique, l'image mosaïquée des Esquimaux se place sous le signe de l'ambivalence (Bogliolo Bruna, 2000 : 57-76 ; Bogliolo Bruna, 2011 : 167-188). L'écriture de l'expérience flirte avec l'héritage d'un riche imaginaire d'inspiration tant mythologique que

³ Sur le thème de l'identification des Esquimaux aux Pygmées boréaux, on renvoie à Bogliolo Bruna (2002a, 2002c, 2011).

biblique. Les données ethno-anthropologiques issues de l'expérience et les survivances tératologiques s'y juxtaposent, s'y imbriquent et s'y mélangent.

Or, tant les réminiscences scripturales que les querelles théologiques et scientifiques (*in primis*, la diatribe autour de l'origine de l'espèce humaine qui opposait les partisans du polygénisme aux défenseurs du monogénisme) confèrent à l'espace boréal une certaine centralité dans les débats savants de l'époque⁴.

Quelle est-elle l'origine de ces Gens primitifs et barbares qui vivent dans des régions jadis réputées inhabitables ? Sont-ils les descendants des fils de Noé ? Ont-ils connu le péché originel ? Pire, sont-ils des autochtones ?

La cacophonie sur l'origine des Esquimaux se doit d'être appréhendée, comme nous l'avons souligné, dans le cadre plus général des débats d'idées - théologiques, géographiques et proto-ethnologiques - inaugurés par la Découverte d'un *Mundus Novus* inconnu aux Anciens (Bogliolo Bruna, 2011 : 179 - 186). Contre toute interprétation hérétique, le peuplement des terres liminaires de l'Extrême Septentrion n'autorise pas une mise en discussion du monogénisme s'inscrivant dans le plurimillénaire mouvement migratoire de l'humanité censé progresser - de façon concentrique - de l'épicentre civilisationnel à la périphérie de l'œcoumène.

Selon la thèse monogéniste, les Esquimaux, qu'ils aient atteint ces régions éloignées et inhospitalières depuis l'Asie et / ou l'Europe par un trajet terrestre ou par voie maritime, descendraient d'un même Père, c'est-à-dire d'Adam. Certaines sources anciennes ne narraient-elles pas que les Gens du Nord barbares et « farouches » s'apparenteraient, en vertu d'une proximité de traits somatiques et de mœurs, aux Schytes et aux Tartares dont le *scélérat nomadisme* était le *signum* d'une sauvagerie démoniaque et irréductible ? (Bogliolo Bruna, 1992 : 399)

Contre toute dérive polygéniste en acte, le père jésuite Charlevoix s'empresse de rappeler que les Esquimaux affichent une ressemblance certaine aux « Nations » du Vieux Continent et de l'Asie septentrionales :

« Les Eskimaux & quelques autres Nations de l'Amérique Septentrionale reffemblent fi fort à ceux du Nord de l'Europe & d'Asie, & fi peu aux autres Peuples du Nouveau Monde, qu'il n'est pas difficile de reconnoître qu'ils descendent des Premiers, & qu'ils n'ont rien de commun dans leur Origine moderne avec les Seconds ; je dis leur Origine moderne avec les Seconds ; car il n'y a pas guères d'apparence qu'elle foit ancienne ; & qu'il n'y aucun inconvénient à fuppofer que des Pays fi peu habitables, ont été habités plus tard que les autres » (Charlevoix, 1744 : tome III : 41).

A corroborer la thèse d'une origine européenne concourrait la supposée parenté, voire les affinités phonétiques, entre la langue gutturale - aux assonances étranges - des Esquimaux et le Basque, comme le souligne Nicolas Jérémie :

« Leur langage, quoique très corrompu, a cependant quelque rapport avec la langue Biscailenne » (Jérémie, 1720 : 6).

Dans cette dialectique de la ressemblance et de la dissemblance, ce qui semble légitimer

4

Des "origines" des Esquimaux d'après les sources documentaires et littéraires des XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles, Actes du XXX^e Congrès International des Américanistes, Pérouse, 2008 : 987-996.

Sur le sujet on re

l'hypothèse de leur ascendance européenne est bien évidemment la « blancheur » des Inuit. Et ce, car, la couleur de peau fonctionne à la fois comme marqueur phénotypique et comme codeur symbolique. D'où un glissement du physique au moral dans la hiérarchisation des « Nations » par rapport aux Européens civilisés :

« [...ils sont] *plus blancs que les autres sauvages de ce continent et ne fument point comme eux* [...]» (Raudot, 1904:47).

Au fil des siècles, les critères taxonomiques finiront par se radicaliser et se « raciaiser ». Selon l'axe triadique de comparaison entre Blancs-Indiens et Esquimaux, la blancheur de la peau (avec son éventail de nuances) devient l'indicateur phénotypique qui montre, dit et fixe les degrés de parenté et les différences. A la sub-humanité naïve et enfantine des Sauvages Peaux Rouges, le découvreur du Mississippi, Louis Jolliet, opposait l'humanité primitive des Esquimaux : le rire - qui est le propre de l'espèce humaine -, l'intelligence vive et une grande « industrie » les apparenteraient à l'Européen, « paradigme » même de la perfection humaine:

« *Ils ne sont pas si bazanés que les nostres* [les Indiens], relate Louis Jolliet dans son *Journal*, *ayment surtout à rire, et à l'esgart de l'esprit et de la façon d'agir, tiennent tout du François et rien du sauvage.* » (Jolliet, 1694 : ms.9275 : f° 194v).

Pour sa part, le missionnaire et évêque danois, Hans Eggede postule l'ascendance judaïque des *Sauvages Groenlandais*, Bible à l'appui (Levit. 19 ; Esdras, Lib. IV) : les Esquimaux du Groenland descendraient, ainsi, des *Enfans perdus d'Israël*. Et cela, sur la base de prétendues similarités entre certaines coutumes qu'il énumère :

« *Comme dans tout cela ils conviennent avec les juifs et que dans diverses autres choses ils ont des usages Judaïques, comme de pleurer sa virginité, de se faire des marques sur la peau et de se couper les cheveux en rond, comme le Seigneur l'ordonna aux Enfans d'Israël. Quand je fais réflexion à ces choses et à beaucoup d'autres qui sont en usage chez eux, et qui semblent venir du Judaïsme, j'entre dans la pensée d'un certain Auteur, par rapport à ce qu'il a écrit touchant les Américains ; sçavoir qu'il a trouvé parmi eux tant d'usage Judaïques, qu'il croit que c'est une race Juive, ou plutôt les Descendants des Enfans d'Israël, qui furent transférés en Assyrie et qui ensuite furent dispersés dans des Pays inconnus.*» (Eggede, 1763 :148).

La reconduction des *Esquimaux Groenlandais*, les Skreelingers de la cartographie ancienne, à une origine adamique participe, ainsi, à contrer les thèses polygénistes du XVII^e siècle : l'image polysémique des Sauvages groenlandais « *race maudite ou humanité corrompue mais perfectible, "animaux humains" au troublant primitivisme ou préadamites, [va...] se configurer comme un argument idéologique au service du combat contre l'athéisme et les dérives polygénistes* » (Bogliolo Bruna, 2011 : 184).

Dans la querelle qui voit s'opposer les partisans du monogénisme et les adeptes du polygénisme dont le préadamisme est, comme le souligne Gliozzi, la « version biblique », le jésuite Joseph-François Lafitau, savant et voyageur, considéré le Père de l'ethnologie comparée, reconnaît aux Esquimaux une pleine appartenance à la « race adamite ». Au travers d'une approche comparatiste, prémisse d'une démarche scientifique encore embryonnaire, il ose établir dans son ouvrage *Moeurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, des parallèles entre les mœurs des Amérindiens et les coutumes des grands peuples de l'Antiquité, recherchant

« *dans ces pratiques et dans ces coutumes des vestiges de l'Antiquité la plus reculée [...]* » (Lafitau, 1983, tome I : 26).

Les différences culturelles reflétant, selon lui, des stades différents d'évolution civilisationnelle, Lafitau accueille dans son évolutionnisme historique tous les hommes, y compris les sauvages et primitifs Esquimaux:

« j'espère que [de] la comparaison des mœurs des Américains avec celles des Asiatiques et des nations comprises sous le nom des peuples de la Thrace et de la Scythie il résultera dans la suite de cet ouvrage comme une espèce d'évidence, que l'Amérique a été peuplée par les terres les plus orientales de la Tartarie. [...] La nation des Eskimaux [...] a des coutumes si particulières, et qui paraissent se rapporter si peu à celles des autres Sauvages de l'Amérique, leur air même est si différent de celui des nations de ce vaste continent, qu'il semble qu'on ne peut se tromper en disant qu'ils ont aussi une origine toute différente » (Lafitau, 1983, tome I : 42, 53).

Adeptes de la théorie monogéniste, les Jésuites s'attachent à montrer la survivance universelle de la révélation faite par le Dieu d'Adam aux premiers hommes. Issues du monothéisme juif, les religions païennes - qu'elles soient contemporaines ou qu'elles remontent à l'Antiquité -, se configurent, selon Lafitau, comme une forme corrompue, voire dégénérée de la religion originelle. Aussi, le Religieux tente de déceler chez les peuples les plus primitifs quelques indices du monothéisme originel. Et ce, car tous les peuples pratiquent instinctivement une religion. Cela va corroborer le présupposé théologique de l'universalité et naturalité du sentiment religieux, argument que le Jésuite mobilise aussi dans le combat contre l'athéisme.

Dans le cadre d'une pensée évolutionniste encore *in nuce*, les *Sauvages du Nord* intègrent la famille humaine adamique, car ils possèdent un sentiment religieux qui se manifeste notamment par le culte du feu. En cela ils rejoignent les Anciens qui vénéraient l'*ignis* sacré. Démystifiant une image fictionnelle et stigmatisante des Esquimaux, le père Lafitau les reconnaît comme porteurs d'une forme, peut-être balbutiante, mais originale de culture. A ce titre, il récuse les *topoi* et les affabulations qui les réduisent à une sorte d'« infra-humanité » bestiale et farouche en deçà de la civilité et en dehors de l'histoire. Ainsi, la description des mœurs alimentaires, riche de données ethnographiques, permet de démystifier l'image stéréotypée et négative de l'Esquimau barbare, primitif pratiquant un cannibalisme monstrueux :

« Le nom d'Esquimaux qu'on leur a donné paraît formé de celui d'Eskimantsic, terme de la langue abenaquise, qui signifie 'ceux qui mangent cru' ; parce que ne vivant que de chasse et de pêche, ils mangent les chairs des animaux et des poissons toujours crues et toutes sanglantes; on a prétendu qu'ils n'avaient pas l'usage du feu; mais les Européens qui les ont vus de plus près ont découvert le contraire. Il parut même qu'ils avaient pour lui un respect religieux. [...] Ils s'en servent aussi pour leur cuisine ; car, quoiqu'ils ne se fassent point une peine de manger les viandes crues, ils les font néanmoins cuire à demi, quand ils en ont la commodité, dans des pots et des chaudières d'argile ou de grès, ou bien ils les font sécher au soleil pour les réduire en farine et en faire une espèce de bouillie. » (Lafitau, 1983 : tome I, 53-54).

La « nation » des Esquimaux semble avoir une origine bien différente, écrit Lafitau, de celle des autres « *Sauvages de l'Amérique* » comme l'on peut induire à la fois de la blancheur de la peau, du port de la barbe et de la coupe des cheveux. Singularités parmi les singularités, certains indigènes ont les cheveux blonds et rouges, « *comme les peuples septentrionaux de l'Europe* ». Ce qui laisse supposer un métissage biologique qui ne dit pas son nom :

« [...] Ils [Les Eskimaux] sont grands, bien faits, plus blancs que les autres Sauvages, ils cultivent leur barbe, ils ont les cheveux crépus, et les coupent au-dessous des oreilles, presque

tous les ont noirs, mais quelques-uns les ont blonds, et quelques autres roux, comme les peuples septentrionaux de l'Europe » (Lafitau, 1983 : tome I : 53).

En dépit de leur primitivité, les Gens du Nord si pauvres et démunis se voient reconnaître leur *ingenium industrielle*, dont le Kayak, à la « *forme d'une navette de tisserand* » en peaux de « *loup marin* », *prodigium* de créativité et de savoir-faire, serait la réalisation la plus audace et accomplie de leur culture matérielle jusqu'à la définir par métonymie. Adroits marins, les Esquimaux pilotent avec une incroyable dextérité ce minuscule bateau, qui prolonge leur corps :

« Ils nagent de deux côtés avec tant de dextérité et de promptitude que le canot semble glisser sur l'eau et disputer avec le vent pour la légèreté. Un javelot attaché aux côtés du canot par une longue corde leur sert à darder le poisson qu'ils mangent cru, et comme ils n'appréhendent point que l'onde les domine; qu'ils se font même un plaisir de faire tourner leur canot, et de faire le moulinet deux ou trois fois de suite, il semble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages sans crainte, pourvu qu'ils puissent se flatter que le poisson ne leur manquera pas » (Lafitau, 1983 : tome II, 37 – 38)

Lafitau démystifie le *topos* de l'Esquimau sanguinaire et violent. Il procède à un rapide *excursus* sur la phénoménologie des premières rencontres, rappelle la genèse des relations conflictuelles entre les Esquimaux et les Européens dont il impute l'origine aux « *trahisons* » perpétrées par les Biscariens (Bogliolo Bruna, 1999 : 83-88). La cause de cette mésentente serait à rechercher dans le viol perpétré par un Blanc aux dépens d'une Esquimaude. Cette digression permet de rétablir la vérité historique et de corriger l'image stéréotypée de l'Inuk belliqueux, méfiant et traître:

« Les Sauvages [il s'agit d'autres peuples amérindiens] leur [aux Esquimaux] donnent encore un autre nom qui répond à celui de "fuyards", non pas qu'ils ne soient pas braves, mais parce qu'étant d'un esprit fort vif et fort inquiet ils sont dans une défiance continuelle et toujours sur le qui-vive, évitant autant qu'ils peuvent toute société avec toutes les autres nations... [...] On ne peut douter qu'ils n'aient eu commerce autrefois avec les Biscariens, [...] et il y a quelque lieu de croire que quelque trahison que ceux-ci leur auront faite les aura effarouchés; car depuis ce temps-là ils font toujours un mauvais parti aux Européens qui tombent entre leurs mains quand ils peuvent les surprendre. On dit même qu'ils vont secrètement couper les câbles de leurs vaisseaux pour les faire périr à la côte, et que quelquefois ils sont assez hardis pour les attaquer et les enlever » (Lafitau, 1983, tome I : 54-55).

Dans un élan universaliste qui est en syntonie avec l'esprit des Lumières, le Jésuite parvient à intégrer, par cette approche comparatiste d'estampille proto-ethnographique, les *Sauvages du Nord*. Ces derniers entrent enfin dans l'Histoire de l'humanité et cessent d'être considérés « *des avatars de la Création ou des animaux de figure humaine pour devenir des témoignages vivants de l'aube de l'humanité. Ces gens si primitifs et pauvres, [...], partageraient avec les peuples antiques le privilège inouï de se situer à proximité de la Révélation primordiale* » (Bogliolo Bruna, 2011 : 185).

Les Sauvages des sauvages

Antimodèle face aux normes de la civilisation occidentale, les Esquimaux deviennent, sous la plume des Encyclopédistes, la figure archétypale d'une sauvagerie redoutable et

redoutée, d'une humanité dégradée en deçà de la civilité et de l'histoire jusqu'à correspondre à l'idéaltype du Sauvage tel qu'il est esquissé dans les articles éponymes de l'*Encyclopédie*⁵ :

« sans lois, sans police, sans religion, & qui n'ont point d'habitation fixe. [...] Une grande partie de l'Amérique est peuplée de sauvages, la plupart encore féroces, & qui se nourrissent de chair humaine. Voyez ANTHROPOPHAGES. Le P. de Charlevoix a traité fort - au - long des mœurs & coutumes des sauvages du Canada dans son journal d'un voyage d'Amérique, dont nous avons fait usage dans plusieurs articles de ce Dictionnaire. [...] La liberté naturelle est le seul objet de la police des sauvages ; avec cette liberté la nature & le climat dominant presque seuls chez eux. Occupés de la chasse ou de la vie pastorale, ils ne se chargent point de pratiques religieuses, & n'adoptent point de religion qui les ordonne » (De Jaucourt, 1765, tome XIV : 729).

Dans la vox « Humaine espèce », Diderot (1766, tome VIII : 344-345), reprenant les *Variétés dans l'espèce humaine* de Buffon (Buffon, 1749 : 371-530), dessine l'image des Gens du Nord à la « figure bizarre », laids et stupides, « race d'hommes dégénérée » qui appartient, malgré tout, à la famille adamique.

Le genre *humain* n'est pas composé « d'espèces essentiellement différentes », rappelle le Philosophe en adepte du monogénisme : les différences entre « races », c'est-à-dire entre « variétés d'humains », sont imputables à un déterminisme contextuel qui renvoie d'abord au milieu géographique et climatique, aux cadres et mécanismes de socialisation (type d'organisation sociale et influence de l'éducation). Dans une sorte de déterminisme matérialiste, Diderot considère qu'il existe une inégalité intellectuelle entre les hommes s'expliquant par des causes externes (partiellement endogénéisées, d'où le caractère héréditaire de certains caractères au sein d'une même « variété ») et à des causes intérieures spécifiques. Et cela, en dépit de l'unité du genre humain et du droit à l'égale dignité entre les individus (ce qui lui fera condamner l'esclavage) :

« il n'y a qu'une seule & même race d'hommes, plus ou moins basanés. Les Américains sortent d'une même souche. Les Européens sortent d'une même souche. Du nord au midi on aperçoit les mêmes variétés dans l'un & l'autre hémisphère. Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes. La différence des blancs aux bruns vient de la nourriture, des mœurs, des usages, des climats ; celle des bruns aux noirs a la même cause. Voyez l'article Nègres. Il n'y a donc eu originairement qu'une seule race d'hommes, qui s'étant multipliée & répandue sur la surface de la terre, a donné à la longue toutes les variétés dont nous venons de faire mention ; variétés qui disparaîtroient à la longue, si l'on pouvoit supposer que les peuples se déplaçassent tout-à-coup, & que les uns se trouvassent ou nécessairement ou volontairement assujettis aux mêmes causes qui ont agi sur ceux dont ils croient occuper les contrées » (Diderot, 1766, tome VIII : 348)

Toutefois, l'égale dignité entre les hommes n'a point pour corollaire l'égalité totale, comme le rappelle Proust (1995 : 417) « *Il faut d'abord retenir cette inégalité intellectuelle, qui existe entre les races, du fait des accidents de leur évolution historique, et qui existe aussi entre les individus* ».

⁵ Selon Michèle Duchet (1995 : 409-410), « ... l'article « Sauvages » [de l'*Encyclopédie*] pose un problème particulier. Dans la première édition de l'*Encyclopédie*, il est fort court. Le rédacteur est de Jaucourt, comme pour la plupart des articles concernant les peuples sauvages. Mais dans l'*Encyclopédie* dite d'Yverdon, publiée à partir de 1770 par De Felice, l'article est fort substantiel : le texte de De Jaucourt subit quelques suppressions, mais il est suivi d'une longue addition, empruntée à l'*Histoire des Deux Indes*, de l'Abbé Raynal. Il s'agit d'un parallèle entre l'homme sauvage et l'homme civilisé, parallèle qui tourne à l'avantage de l'homme sauvage, plus heureux et plus libre ».

Du centre du monde civilisé et « policé » à la périphérie peuplée de races pliniennes et d'humanités exotiques, le voyage devient une bouleversante traversée des cercles successifs d'altérité.

Ainsi, l'image des Esquimaux - que la cartographie de l'imaginaire se complaisait jadis à représenter sous la forme de *monstra anthropomorpha* - se cristallise dans une mosaïque de singularités anatomiques et biologiques qui la définissent par la négative. S'appuyant sur les témoignages directs de voyageurs qui mêlent données expérimentales et hasardeuses généralisations⁶.

Diderot s'attache à décrire les attributs somatiques et physiologiques de cette « race dégénérée » qu'il juge à l'aune de l'esthétique et de la morale occidentales:

« En passant d'un pôle à l'autre, & en commençant par le nord, on trouve d'abord les Lapons Danois, Suédois, Moscovites & indépendans, les Zembliens, les Borandiens, les Samoïedes, les Tartares septentrionaux, & peut - être les Ostiaques dans l'ancien continent, les Groenlandois & les Sauvages au nord des Esquimaux. On croiroit que c'est une race d'hommes dégénérée, d'une petite stature & d'une figure bisarre. Ils ont tous le visage large & plat, le nez camus & épaté, l'iris de l'oeil jaune, brun & tirant sur le noir, les paupieres retirées vers les temples; les joues très - élevées, la bouche grande, le bas du visage étroit, les levres épaisses, la voix grêle, la tête grosse, les cheveux noirs & lissés, la peau basanée & couleur d'olive foncée. Ils sont petits, trapus & maigres: la plûpart n'ont que quatre piés de hauteur, les plus grands que quatre piés & demi. Les femmes sont aussi laides que les hommes; leurs mamelles sont très - considérables; elles en ont le bout noir comme du charbon: des voyageurs disent qu'elles n'ont de poil que sur la tête, & qu'elles ne sont pas sujetes à l'évacuation périodique. Tous ces peuples laids sont grossiers, superstitieux & stupides » (Diderot, 1766, tome VIII : 344-345).

Ainsi, la laideur devient le marqueur phénotypique qui singularise cette humanité liminaire aux mœurs étranges : le corps « hideux » de l'Esquimau se fait, sous la plume de Diderot, *speculum animae*. Et ce, car dans un matérialisme déterministe, les conformations matérielles des individus en définissent les capacités intellectuelles :

« Diderot va mettre l'accent sur les causes physiques, corporelles, des dissemblances morales [... Le Philosophe] est bien persuadé, dans le fond, que c'est la nature qui est responsable, en gros, de la différenciation psychique des humains » (Rostand, 1951 : 218-220).

L'image des Esquimaux « *laids grossiers, superstitieux & stupides* » se construit par un glissement fort significatif du registre descriptif au jugement de valeur : du physique au moral. Il en ressort un portrait qui, en dépit d'un refus du déterminisme biologique, impute à l'Autre une forme d'infériorité intellectuelle congénitale. Ce que révéleraient, à l'aune du rationalisme des Lumières, la pratique de la « sorcellerie » et l'attachement à maintes formes de « superstition ». Ainsi, Diderot emprunte le langage analogique afin de cerner, au travers du jeu croisé de ressemblances et dissemblances, les marqueurs phénotypiques des « espèces » esquimaudes qui habitent des régions circumpolaires de l'Amérique septentrionale :

« Au nord de l'Amérique on trouve des espèces de Lapons semblables à ceux d'Europe & aux Samoïedes d'Asie. Ceux du détroit de Davis sont petits, olivâtres, à jambes courtes & grosses, & voisins comme en Europe, d'une espèce grande, bien faite, & blanche, avec un visage fort régulier. Les sauvages de la baie d'Hudson & du nord de la terre de Labrador, ne paroissent pas de la même race. Ils sont laids, petits, mal faits, & ont le visage presque couvert de poil, comme les

⁶ Les femmes esquimaudes souffrent d'aménorrhée pendant la saison hivernale. La généralisation est donc arbitraire.

habitans du pays d'Yeço. Les sauvages de terre neuve ressemblent assez à ceux du détroit de Davis... » (Diderot, 1766, tome VIII : 347).

L'entreprise discursive de Diderot recèle en embryon une pensée classifiante qui, au travers d'une traduction de l'altérité en différence, rassemble et ordonne les données anthropologiques sur la base des différences et ressemblances phénotypiques.

Procédant par un jeu classique d'analogies multiples et croisées, la stratégie descriptive s'articule autour de la comparaison entre les Esquimaux du *Mundus Novus* et les « nations sauvages » d'Europe (*in primis* les Lapons, les Irlandais et les Ecossais) et d'Asie (les Tartares et les Samoyèdes), établissant ainsi par un système de correspondances croisées à la fois les parentés et les différences. Au travers d'une stratégie descriptive axée sur le processus épistémologique de l'analogie par conversion ou inversion, l'altérité indicible se traduit en différence dicible et mesurable en fonction de schémas culturels déterminés.

Pour sa part, le Chevalier de Jaucourt, auteur de la *vox* « Eskimaux » dans l'*Encyclopédie*, procède à la construction d'une *imago* stéréotypée de ce qu'il nomme, par une hyperbole stigmatisante et dévalorisante, « les Sauvages des Sauvages »

Philosophe et écrivain, le Chevalier Louis de Jaucourt (Paris 1704 - Compiègne 1779) fut disciple de Montesquieu. En septembre 1751, Denis Diderot (1713-1784) proposa à ce savant éminent de collaborer à l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* dont le premier tome venait tout juste de paraître. À partir de janvier 1752, le Chevalier figure parmi les contributeurs les plus actifs de l'*Encyclopédie*. Archétype même du savant habité par une *curiositas* intarissable de connaître et mû par une grande générosité intellectuelle, le Chevalier de Jaucourt, que Diderot surnomma l'« *esclave de l'Encyclopédie* », est l'auteur prolifique de près de 18000 articles. Dans le florilège des *voces* signées sous son nom figurent, entre autres, « esclavage », « traite des nègres » dont il demande son abolition en 1755 ainsi que « conscience », « démocratie », « égalité naturelle », « France », « gouvernement », « guerre », « Inquisition », « monarchie absolue », « patrie », « peuple », « presse » et « République ».

De ce polygraphe et érudit hors pair, généreux et probe, Diderot tisse un éloge dithyrambique même si teinté d'un voile d'ironie:

« Si nous avons poussé le cri de joie du matelot, lorsqu'il aperçoit la terre, après une nuit obscure qui l'a tenu égaré entre le ciel et les eaux, c'est à M. le Chevalier de Jaucourt que nous le devons. Que n'a-t-il pas fait pour nous, surtout dans ces derniers temps ? [...] Jamais le sacrifice du repos, de l'intérêt et de la santé ne s'est fait plus entier et plus absolu. Les recherches les plus pénibles et les plus ingrates ne l'ont point rebuté. [...] Mais c'est à chaque feuille de cet ouvrage à suppléer ce qui manque à notre éloge ; il n'en est aucune qui n'atteste et la variété de ses connaissances et l'étendue de ses secours » (Diderot, 1765, tome VIII : i).

Loin d'être un simple compilateur, le Chevalier de Jaucourt concourut, à faire de l'*Encyclopédie*, comme le rappelle à juste titre (Perle, 1980), un instrument puissant de changement des mentalités, c'est-à-dire de la manière commune de penser.

Pourquoi ce dépositaire d'un savoir encyclopédique et de surplus polyglotte livre-t-il dans l'*Encyclopédie* une description des Esquimaux si brouillonne et lacunaire ? Pourquoi choisit-il des sources qu'il considère peu fiables ? Pourquoi oblitère-t-il toute une littérature odéporique sur les Esquimaux qu'il aurait pu facilement consulter ou, pire, qu'il connaissait et citait par ailleurs ?

La *vox* « Esquimaux » de l'*Encyclopédie* apparaît en effet étrangement sommaire, construite par calques et parsemée d'ellipses signifiantes. L'Auteur procède au découpage des

sources documentaires dont il reprend des extraits qu'il copie *ad litteram* ou paraphrase. Le montage obéit à une stratégie descriptive de signe négatif et traduit une volonté foncièrement dépréciative.

Le texte emprunte un schéma descriptif assez conventionnel: description du *locus geographicus* et du climat, rappel des singularités anatomiques et culturelles des « Sauvages des sauvages », évocation de leur découverte, de leurs activités économiques et, en corollaire, liste des sources bibliographiques.

Univers géo-anthropique des marges, à la lisière du connu et de l'inconnu, l'Extrême Septentrion n'attise pas la curiosité du Chevalier.

Loin d'être un Eldorado arctique, les régions liminaires de l'Amérique Septentrionale, notamment les rivages de la Terra de Bacalhao et du Labrador, que Cartier avait décrit, par le truchement d'une image biblique, comme la « *terre que Dieu donna à Caïn* » (Cartier in HARRISSE, 1900 :163) sont perçues comme un espace inhospitalier, dangereux et sans attrait. De Jaucourt semble partager le jugement sans appel de Voltaire qui, dans son roman philosophique *Candide* (1759), qualifiait de manière dépréciative la valeur économique des possessions françaises au Canada, les « *quelques arpents de neige* » de terre glacée et improductive.

Dans la hiérarchisation des différents degrés d'Altérité, l'hyperbole « Sauvages des sauvages », définit d'emblée - par un stigmate - les Esquimaux, représentés selon toute une série de stéréotypes dévalorisants. Il en découle une image à la fois anhistorique et de signe résolument négatif.

L'article « Eskimaux » de l'*Encyclopédie* mobilise de manière quasi-exclusive une source demeurée longtemps méconnue et que nous avons pu identifier⁷ : l'*Extrait d'une lettre de Ste Helene, du 30 Octobre 1751* adressée depuis la Nouvelle-France par Mère Marie-André de Sainte-Hélène à son amie d'enfance Marie-Catherine Homassel-Hecquet, « où il est parlé de la nation des Esquimaux ». Cette dernière décida d'en publier un extrait en annexe de son *Histoire de Mlle Le Blanc jeune fille sauvage retrouvée dans les bois de Champagne*, parue à Paris en 1755.

La *Lettre de Me Duplessis de Sainte Hélène*⁸, tout en sacrifiant à une rhétorique de la sauvagerie, présente un certain intérêt documentaire et proto-ethnographique (à titre d'exemple, la description assez fidèle des vêtements, notamment des culottes, l'allusion aux conflits interethniques et à la « traite » des Esquimaux). L'article de l'*Encyclopédie* reproduit de longs passages de l'*Extrait*, que De Jaucourt paraphrase ou reprend de manière quasi-plagiaire, tout en s'évertuant à y censurer toute appréciation positive sur la culture esquimaude. Le choix bibliographique du Chevalier se porte aussi sur deux autres ouvrages, certes datés mais de référence : dans l'ordre, la *Relation du Groenland* d'Isaac de La Peyrère,

⁷ . Dans son ouvrage de référence *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Michèle Duchet (1995 : 59) s'interrogeait sur l'Auteur voire sur l'existence de la *Lettre de Ste Helene, du 30 Octobre 1751*. Pour une analyse plus détaillée de cette source que nous avons identifiée et étudiée, on renvoie à Giulia Bogliolo Bruna, « *Les Sauvages des Sauvages* » à l'Age des Lumières : l'image stéréotypée et stigmatisante des « Esquimaux » dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, in Actes du XXXVI Convegno Internazionale di Americanistica, Perugia (Italia), 6-13 maggio 2014

⁸ Fille de Georges Regnard Duplessis et de Marie Leroy, Mère Marie-André de Sainte-Hélène (1687 - 1760) est la dernière religieuse née en France à devenir membre des communautés canadiennes sous le régime français. Elue le 12 mars 1732, supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, elle occupa cette charge jusqu'à sa mort, en alternance avec celle d'assistante. C'est à la demande d'une amie d'enfance Marie-Catherine Homassel-Hecquet que la Religieuse rédigea, sous forme épistolaire, ce texte documentaire sur les Esquimaux.

dont le texte original français est repris en 1710 dans un *Recueil de voyages au Nord* (Amsterdam, J.F. Bernard, 1710) et les *Mémoires de l'Amérique Septentrionale* du Baron de Lahontan (1705).

De Jaucourt montre un scepticisme certain quant à la fiabilité de la triade de sources qu'il mobilise. Il jette le discrédit sur ces témoignages qu'il taxe de pures « fictions », leur contenu n'ayant pas été corroboré par l'expérience⁹ :

« Ne croyez point que ces livres satisfassent votre curiosité, ils ne contiennent que des fictions ; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'aucun voyageur ni aucun armateur ne s'est encore hasardé à pénétrer dans le vaste pays de Labrador, pour en pouvoir parler. Ainsi les Esquimaux sont le peuple sauvage de l'Amérique que nous connoissons le moins jusqu'à ce jour » (De Jaucourt, 1755 : 953).

Les faiblesses documentaires de la *vox* sont d'autant plus surprenantes que le Chevalier possédait une immense culture livresque : polyglotte, il aurait pu consulter aisément d'autres sources - tant anciennes que contemporaines - en langues française, anglaise et latine.

La description orientée des Esquimaux, telle qu'elle apparaît dans la *vox* de l'*Encyclopédie*, est à la fois papillonne stéréotypée et dévalorisante.

Si les peuples exotiques ont des mœurs « extraordinaires » mais humaines, les « Sauvages des Sauvages » affichent, souligne De Jaucourt, plagiant Mme. Duplessis de Sainte Hélène, une férocité incroyable et indicible qui agace l'Observateur :

« (Géog.) peuple sauvage de l'Amérique septentrionale, sur les côtes de la terre de Labrador & de la baie d'Hudson, pays extrêmement froids. Ce sont les sauvages des sauvages, & les seuls de l'Amérique qu'on n'a jamais pû apprivoiser ; petits, blancs, gros, & vrais antropophages. On voit chez les autres peuples des manières humaines, quoiqu'extraordinaires, mais dans ceux-ci tout est féroce & presque incroyable » (De Jaucourt, 1755 : 953).

La description semble suggérer un déterminisme climatique qui influencerait sur la « nature » et le « caractère » rude et indomptable des Esquimaux. Aucune allusion, par contre, aux diatribes entourant leur origine, ni à leur nomadisme. Ce qui paraît surprenant si l'on considère nombre de récits de voyage ayant comparé, voire identifié, les Esquimaux avec les Scythes ou les Tartares. Et ce, au nom de la pratique commune de l'errance (Bogliolo Bruna, 1992 : 399). Or, le nomadisme, dans la culture gréco-latine et chrétienne, est perçu comme un trait propre des « Barbares », des « possédés dionysiaques » ou pire, des furies sataniques. Ainsi le Baron de Lahontan (1705 : 12-13) n'avait-il pas hésité à comparer les Inuit à des hordes d'effroyables « démons » guettant les Européens. Par-delà l'apport ethnographique qu'aurait représenté l'évocation du nomadisme des Inuit, l'oblitération de cet attribut culturel paraît d'autant plus étonnante qu'elle aurait concouru à noircir encore davantage l'image des Inuit. Ce qui semble être le propos du Chevalier.

Flirtant entre affabulations et données proto-ethnographiques, la description procède énumérant et détaillant les singularités biologico-culturelles des Esquimaux qui se placent sous le signe de l'inversion par rapport au modèle euro-chrétien de civilité :

⁹ L'attachement des Savants des Lumières à une approche empirique, soit-elle expérientielle et / ou sise sur la mobilisation de témoignages oculaires, n'est plus à prouver. Jaucourt justifiait, d'ailleurs, ses emprunts à Voltaire dans la rédaction des *voies* « Kamtschatka », « Lapponie », « Ostiaks », « Samoyèdes », « Tongues » : « Le lecteur aimera mieux trouver ici les réflexions [de Voltaire] que l'histoire mal digérée de Scheffer » (De Jaucourt, 1765 : Tome IX : 287-288).

« *Malgré la rigueur du climat, ils n'allument point de feu, vivent de chasse, & se servent de fleches armées de pointes faites de dents de vaches marines, ou de pointes de fer quand ils en peuvent avoir. Ils mangent tout crud, racines, viande, & poisson. Leur nourriture la plus ordinaire est la chair de loups ou veaux marins ; ils sont aussi très-friands de l'huile qu'on en tire. Ils forment de la peau de ces sortes de bêtes, des sacs dans lesquels ils serrent pour le mauvais temps une provision de cette chair coupée par morceaux. Ils ne quittent point leurs vêtements, & habitent des trous souterrains, où ils entrent à quatre pattes* » (De Jaucourt, 1755 : 953).

Comme les animaux sauvages, ces « *homines bestiales* » habitent « *des trous souterrains, où ils entrent à quatre pattes* » et sont friands de l'huile de phoque qu'ils avalent goulument. Ces thèmes sont récurrents dans la littérature odéporique sur les Esquimaux depuis les toutes Premières Rencontres [Bogliolo Bruna 1992 : 392-406]. Les comparaisons animalières renouent avec l'*imago* négative des Esquimaux barbares et indomptables à la lisière entre l'espèce humaine et la brute que certaines sources anciennes avaient véhiculé.

Dès le XVI^{ème} siècle, les pratiques alimentaires et les logis souterrains placés l'un près de l'autre (« *l'on croiroit voir les tanières des Renars, ou les trous des lapins* ») (Bogliolo Bruna, 1992 :399) singularisent cette « race dégénérée » aux mœurs bestiales et au primitivisme inquiétant.

Vivant de chasse et de cueillette, les Esquimaux grossiers et misérables, sans civilité aucune, se contentent, rappelait Denys Settle, « *de leur pêche, de leur chasse et des oiseaux qu'ils prennent, avec de la viande crüe et du sang chaud pour satisfaire leurs panses avides, car c'est là leur seule gloire* » (Settle, in Baker, 1948 : 115). De Jaucourt reprend l'*Extrait* sur les singulières habitudes alimentaires des Esquimaux, mangeurs de viande crue et buveurs d'huile de phoque : aucune allusion à leur indifférence, voire dégoût, pour l'alimentation européenne qu'il s'agisse du pain ou du vin comme le relatent entre autres Isaac de la Peyrère, Bacqueville de la Potherie et Pehr Kalm. (Bogliolo Bruna, 1999 : 92). Au travers de la métaphore du *cru* et du *cuit*, la nourriture devient le *signum* tangible d'une sauvagerie extrême, d'autant plus détestable qu'elle se double d'une pratique redoutée de l'anthropophagie, longtemps soupçonnée et donnée comme certaine par Me Duplessis de Sainte Hélène et, dans son sillage, par le Chevalier :

« *Ce sont les sauvages des sauvages, & les seuls de l'Amérique qu'on n'a jamais pû apprivoiser ; petits, blancs, gros, & vrais antropophages* » (De Jaucourt, 1755 : 953).

Dans ce royaume de l'inversion, peut-on lire dans l'*Extrait*, les cadavres des Esquimaux tués flottent « *comme le liège* ». Ce qui serait imputable à une alimentation trop riche en « graisse et huile de poissons ». Docteur en médecine, De Jaucourt supprime en entier ce passage fantasque s'interdisant, au nom de la raison, tout glissement vers le registre de l'étrange, voire du sensationnel.

Dans la construction par la négative de l'*imago* des Inuit l'absence de chauffage devient, sous la plume du Chevalier, le stigmate d'un primitivisme effroyable, la domestication et l'usage du feu permettant à l'homme de se distinguer des autres espèces animales. Ainsi, De Jaucourt énonce cette énième anomie des coutumes esquimaudes oblitérant toute référence au culte du feu et à celui que les Esquimaux auraient rendu à *Ukcouma* pourtant mentionné dans un autre article de l'*Encyclopédie* :

« ... *c'est le nom sous lequel les Esquimaux, qui habitent les pays voisins de la baie de Hudson, désignent l'être suprême, en qui ils reconnoissent une bonté infinie. [...] Ils lui rendent un-culte ; ils chantent ses louanges dans des hymnes que M. Ellis trouva graves & majestueuses. Mais leurs opinions sont si confuses sur la nature de cet être, que l'on a bien de la peine à comprendre les*

idées qu'ils en ont. Ces sauvages reconnoissent encore un autre être qu'ils appellent Ouitikka, qu'ils regardent comme la source de tous leurs maux ; on ne sait s'ils lui rendent des hommages pour l'appaiser.» (1765 : tome XVII:371).

Dans son *Extrait*, Me Duplessis de Sainte Hélène avait esquissé une image foncièrement positive de l'Esquimaude, certes sauvage mais perfectible. D'où le silence sur les tatouages faciaux étant toute altération corporelle indélébile considérée dans la culture judéo-chrétienne comme une transgression à l'interdit biblique :

« *Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair pour un mort, et vous n'imprimerez point de figures sur vous. Je suis l'Éternel* » (Lévitique 19.28) ; « *Vous êtes les fils de l'Éternel votre Dieu : vous ne vous ferez point d'incisions et vous ne vous raserez point entre les yeux pour un mort* » (Deutéronome 14.1).

Archétype même de femme à l'enfant, que l'iconographie élit à *topos* iconique (Bogliolo Bruna : 1993 : 255-267 ; 2011 :16-17 et 32-34), l'Esquimaude pudique et laborieuse - et de surplus couturière hors pair- se configure, sous la plume de la Mme. Me Duplessis de Sainte Hélène, religieuse de son état, comme l'*imago* d'une humanité certes primitive mais convertible aux valeurs euro-chrétiennes :

« *Les femmes [...] coufent très-proprement, [...] Elles mettent leurs petits enfans dans leur dos entre la chair & la tunique en forte qu'elles tirent ces pauvres innocens par deffous le bras, ou par deffus l'épaule pour les faire tetter : elles leur mettent feulement une efpèce de braye qu'elles changent lorsqu'elles font fales. [La culotte] des femmes eft ouverte; & quand elles s'afféyent à terre, leur fiége ordinaire, elles tirent la queue de leur habit, qui eft longue, entre leurs jambes, par un instinct de modestie.»* (Duplessis de Sainte-Hélène, 1755 : 65-66).

Seule la gestuelle semble externaliser l'ambivalence de la femme inuit à la frontière poreuse entre primitivité et civilité. Dans son *Journal* le découvreur du Mississippi, Louis Jolliet avait déjà salué la pudeur des Esquimaudes, image inversée des Françaises, qui agissait comme puissant instrument idéologique dans la critique virulente des mœurs des Européennes, lascives et effrontées :

« [...] *Leur sein est toujours caché et quoy qu'elles le donnent à leurs enfans on ne le voit jamais; en quoy, rappelle Jolliet, elles sont plus réservées que nos françoises qui en font gloire, surtout dans les premières années de leur mariage* » (Jolliet, 1694, f° 194v.).

Dans la *vox* « Eskimaux », De Jaucourt emprunte la description que Me Duplessis de Sainte Hélène donne des femmes inuit mais la purge de toute connotation louangeuse ; elle gomme notamment toute référence à l'extraordinaire habileté des Esquimaudes dans la couture. Ainsi, sous la plume du Chevalier, l'univers esquimau se décline essentiellement au masculin.

Célébrée unanimement par les sources tant anciennes que contemporaines (Bogliolo Bruna, 2002b: 209-227), la culture matérielle des Esquimaux est ignorée par le Chevalier de Jaucourt. Ce que donne à voir l'absence de toute référence à l'*industria ingeniumque* des Inuit, telle qu'elle se manifeste, de manière paradigmatique, dans l'édification des « cabanes de neige » (les igloos) pourtant évoquées par la Religieuse, ou dans la réalisation de lunettes de neige, objet qu'il décrira, plus tard, dans la *vox* « Yeux à neige »¹⁰. Cette omission est

¹⁰ « *YEUX à neige, (Hist. nat.) c'est ainsi que les Esquimaux nomment dans leur langue des especes de lunettes, dont ils se servent pour garantir leurs yeux de l'impression de la neige, dont leur pays est presque*

d'autant plus surprenante que les Encyclopédistes prêtaient une attention toute particulière aux arts et techniques ainsi qu'à la culture matérielle.

De l'univers féminin il ne reste, sous la plume du Chevalier, que l'image de l'Esquimaude allaitant son enfant. Ainsi écrit-il laconique, plagiant sa source :

« Les femmes portent leurs petits-enfants sur leur dos, entre les deux tuniques, & tirent ces pauvres innocens par-dessous le bras ou par-dessus l'épaule pour leur donner le téton. » (De Jaucourt, 1755 : 953).

De surcroît, De Jaucourt efface dans son intégralité le passage, par ailleurs fort instructif, que la Religieuse consacre aux jeunes Esquimaudes faites prisonnières et « domestiquées », c'est-à-dire soumises et converties, pour ainsi dire affranchies de l'emprise de Satan. Le prosélytisme religieux se plaçant au service d'une politique coloniale assimilatrice mais non égalitaire, l'Autre une fois « apprivoisé » ne cesse pas pour autant d'être perçu comme intrinsèquement inférieur. Les Esquimaudes « civilisées » sont ainsi promises à devenir des servantes converties et laborieuses au service des colons. Ainsi Mère Marie-André de Sainte-Hélène insiste-t-elle sur la valeur marchande des indigènes considérés un bien convoité, « cher » et malheureusement si « fragile » (*sic*). Aucune commisération pour « ces pauvres créatures » non seulement privées de leur liberté, assimilées et *in fine* condamnées de surplus à une mort annoncée :

« On a pris quelques petites Esquimaudes que l'on a apprivoisées ici; j'en ai vû mourir dans notre Hôpital ;filles gentilles, blanches faites prisonnières c'étoit des filles fort gentilles t blanches, propres & bien chretiennes, qui ne confervoient rien de favage. Elles parloient bon François, & quoiqu'elles fe pluffent dans les maifons où elles demeuroient, elles ne vécurent pas longtemps, non plus que les autres Sauvages qui font chez les François. On achète ici ces fortes d'esclaves bien chers, à case de la rareté des domestiques, & l'on n'en est pas mieux, car ils meurent bientôt. » (Duplessis de Sainte-Hélène, 1755 : 68).

Pourquoi De Jaucourt censure-t-il ces informations venant de surplus d'un témoin oculaire ? Pourquoi se tait-il sur ces pratiques coloniales aberrantes et inhumaines, alors même que la notice « Eskimaux » paraît en 1755, année où il réclame l'abolition de la « traite des nègres » ? De surplus il ne fait référence aucune à une source directe qu'il mobilise pour la vox « Fausse-Couche » (De Jaucourt, 1756, tome VI : 453). Il s'agit du « Voyage de la baye de Hudson » d'Henry Ellis (1749), que le Chevalier mentionne se référant à l'utilisation d'une plante abortive par les Esquimaux :

« On rapporte que les Eskimaux permettent aux femmes, ou plutôt les obligent souvent d'avorter par le secours d'une plante commune dans leur pays, & qui n'est pas inconnue en Europe. La seule raison de cette pratique, est pour diminuer le pesant fardeau qui opprime une pauvre femme incapable de nourrir ses enfans » (De Jaucourt, 1756, tome VI : 453).

perpétuellement couvert. Ce sont des petits morceaux de bois ou d'os, qui ont une fente fort étroite, précisément de la longueur des yeux, & qui s'attachent au moyen d'un cordon que l'on noue derriere la tête. On voit très - distinctement au - travers de cette fente, & sans aucune incommodité; de cette façon les sauvages se garantissent de maladies des yeux très - douloureuses, auxquelles ils sont exposés, sur - tout au printemps; ils se servent même de ces lunettes pour voir les objets qui sont dans l'éloignement, comme nous ferions d'une lunette d'approche » (Menuret, Jean-Joseph & Jaucourt, Chevalier de, 1765, tome XVII : 670).

En conclusion de cette fresque volontairement elliptique, De Jaucourt intègre le temps historique avec une très rapide et inexacte allusion aux Premières Rencontres entre les Esquimaux et les Européens (Bogliolo Bruna, 1999 : 83-88). Il évoque la géographie des lieux qui favorise le commerce, sous forme de troc. Ce passage emprunte la narration du Baron de Lahontan, comme on peut l'induire par la comparaison textuelle qui suit :

« Les Danois font les premiers qui l'ont découverte [la Terre de Labrador], elle est remplie de Ports, de Havres & de Bayes, où les Barques de Québec ont accoutumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Été avec ses Sauvages » (Lahontan, 1705 : 12).

« Les Danois ont les premiers découvert les Eskimaux. Le pays qu'ils habitent est rempli de havres, de ports, & de baies, où les barques de Québec vont chercher en troc de quincaillerie, les peaux de loups marins que ces sauvages leur apportent pendant l'été » (De Jaucourt, 1756, tome VI : 453).

Entre plagiat, ellipses et paraphrase, la vox « Eskimaux » donne à voir un assemblage mal-agencé de singularités définissant cette humanité autre, primitive et sauvage. Dans la dialectique de la différence et de l'identification, de la fascination et de la répulsion, les pratiques alimentaires et les habitations deviennent les stigmates qualifiant ces Gens du Nord proches d'une nature qui n'est ni sacralisée, ni mythifiée. Ainsi contribuent-elles à esquisser une classification sociale, sous base culturelle, qui ne dit pas son nom.

Conclusion

Archétype d'une humanité balbutiante à la puissante sauvagerie, les Esquimaux demeurent, tout au long des siècles, une figure réfractaire à toute taxonomie réductionniste. Sous le signe de l'ambivalence, ces peuples « *barbares* » mais industriels, bestiaux mais vaillants, échappent à toute lecture univoque.

Appréhendée sous le registre de l'hyperbole, l'*imago* des Esquimaux véhiculée par l'*Encyclopédie*, se place sous le signe de la caricature, de la partialité et de l'imprécision. Construite par ellipses, omissions et généralisations, elle est façonnée par une lecture empêchée, orientée et réductrice de sources d'époque. Ce qui est d'autant plus frappant au regard de l'esprit scientifique chéri et célébré par les Philosophes.

Une telle représentation des Inuit en exalte la singularité, tout en lui attribuant une connotation clairement négative, en emphatise la « bestialité » et la « primitivité » afin de les ériger en idéaltype de la sauvagerie, incarnation d'une humanité des marges, dégénérée et farouche.

Sous la plume de Diderot et du Chevalier de Jaucourt, ils deviennent le symbole d'une différence anthropologique extrême et inquiétante qui serait le fruit de déterminismes géographiques et climatiques. Loin de la figure idéalisée et esthétisante du Bon Sauvage, ils demeurent une humanité liminaire, dépourvue de toute civilité mais appartenant, malgré tout, au *consortium* de la famille humaine

Stéréotypée et stigmatisante, l'image des "*Esquimaux des Lumières*" donne à voir les empêchements et les conditionnements d'un regard encore incapable de reconnaître l'altérité.

Bibliographie

- Bacqueville de la Potherie, Claude-Charles Le Roy, 1723, *Voyage de l'Amérique*, Amsterdam, chez Henry des Bordes.
- Baker, John Norman Leonard, 1949, *Histoire des découvertes géographiques et des explorations*, Paris, Payot.
- Bogliolo Bruna Giulia, 1996, Gli Inuit del Labrador nelle fonti documentarie dei secoli XVI - XVII – XVIII, *Revista de História*, 134: 19-35.
- _____, 1999, Passer les frontières : les Inuit du Labrador (fin du XVI^e-première moitié du XVIII^e), in Loureiro, Rui Manuel et Gruzinski, Serge, *Passar as fronteiras, II Colóquio Internacional sobre Mediadores Culturais, Séculos XV a XVIII*, Lagos : 81-110.
- _____, 2000, Du mythe à la réalité: L'image des Esquimaux dans la littérature de voyage (XVI^e - XVIII^e siècles), *Commemorative Volume of International Committee of Historical Sciences (C.I.S.H.), Commission of History of International Relations*, "Scientific Session on the Formation of the Images of the Peoples and the History of International Relations from the 18th Century to the Present Day", Oslo: 57-76.
- _____, 2008, Prédamites, Juifs errants, Tartares ? Des "origines" des Esquimaux d'après les sources documentaires et littéraires des XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles, Actes du XXX^e Congrès International des Américanistes, Pérouse, 2008 : 987-996.
- _____, 2002a, Explorer les cartes, les textes et les images : en quête de Pygmées arctiques et Hommes-poissons. Prolégomènes à la première rencontre, in Malaurie, Jean, dir., *De la Vérité en ethnologie. Séminaire de Jean Malaurie*, Paris, Economica, coll. Polaires : 79-96.
- _____, 2002b, Mestizaje de técnicas praticas y conocimientos en los Inuit del Gran Norte de Canada y de Goenlandia (siglos XVI-XIX) in Paiva, Eduardo França & Anastasia, Carla Maria Junho, dir., *O trabalho mestiço. Maneiras de Pensar e Formes de viver. Séculos XVI a XIX*, Annablume, Sao Paulo: 209-227.
- _____, 2002c, Pigmei, Ciclopi ed Antropofagi del Grande Nord: le ambiguità di uno sguardo preformato (sec.XVI-XVIII), *Atti del XXIV Convegno internazionale di Americanistica, Perugia 10, 11, 12 maggio 2002 / São Paulo, Brasile 6, 7, 8 agosto 2002*, Centro Studi Americanistici Circolo Amerindiano / A.R.G.O: 79-86.
- _____, 2007, *Apparences trompeuses Sananguaq. Au cœur de la pensée inuit*, préface Jean Malaurie, postface Romolo Santoni, Montigny-le-Bretonneux, Yvelinédition, coll. "Latitude humaine".
- _____, 2011, Des races monstrueuses aux peuples maudits, des prédamites aux *homines religiosi* : l'image des Esquimaux dans la littérature de voyage (XVI^e – première moitié du XVIII^e siècle), Actes du Congrès International Polaire « Problèmes arctiques, environnement, sociétés, patrimoine du 8 au 10 mars 2007 au Muséum National d'Histoire Naturelle », *Inter-Nord*, 21, Paris, Editions du CNRS : 167-188.
- Broc, Numa, 1775, *La géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Editions Ophrys.
- Buffon, Georges-Louis Leclerc comte de, 1749, Variétés dans l'espèce humaine, in « Histoire naturelle de l'homme », in Buffon, Georges-Louis Leclerc comte de & Daubenton, Louis-Jean-Marie *Histoire naturelle générale et particulière : avec la description du Cabinet du Roy*, Paris, Imprimerie Royale : tome III : 371-530.
- Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, 1744, *Histoire et description générale de la Nouvelle France avec le journal historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*, Paris, chez Nyon Fils, tome III [Montréal, Éditions Élysée, 1976].

- De Jaucourt, Chevalier, 1755, Eskimaux, in Diderot Denis & Le Rond D'Alembert Jean, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Tome V, 953.
- _____, 1756, Fausse-Couche, in Diderot Denis & Le Rond D'Alembert Jean, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, [tome](#) VI, 450-453.
- _____, 1765, Laponie ou La Lapponie, in Diderot Denis & Le Rond D'Alembert Jean, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Tome IX: 287-288.
- _____, 1765, Sauvages, in Diderot Denis & Le Rond D'Alembert Jean, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Tome XIV : 729.
- Diderot, Denis, 1765, Avertissement, in Diderot Denis & Le Rond D'Alembert Jean, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, [Tome](#) VIII, i-j.
- _____, 1766, Humaine Espèce, in Diderot Denis & Le Rond D'Alembert Jean, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, [Tome](#) VIII : 344-348.
- Duchet, Michèle, 1995 [1971], *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de « L'Evolution de l'Humanité ».
- Duplessis de Sainte-Hélène, Mère Marie-André, 1755, *Extrait d'une lettre Me. Dupleffis de Sainte Helène, à Me. H...t, en date du 30 Octobre 1751, où il est parlé de la nation des Efsquimaux*, in Hecquet, Marie-Catherine, *Histoire de Mlle Le Blanc jeune fille sauvage retrouvée dans les bois de Champagne*, Paris : 64-68.
- Eggede, Hans, 1763, *Description et Histoire Naturelle du Groenland*, Copenhague et Genève, chez les Frères C. & A. Philibert.
- Ellis, Henry & Sellius, Gottfried, 1749, *Voyage de la baye de Hudson : Fait en 1746 & 1747, pour la découverte du passage de nord-ouest*. Paris, Ballard fils.
- Gliozzi, Giuliano, 1977, *Adamo e il Nuovo Mondo: la nascita dell'antropologia come ideologia coloniale, dalle genealogie bibliche alle teorie razziali (1500-1700)*, Firenze, Nuova Italia.
- Kalm, Pehr. 1777, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, traduction annotée du journal de route par Jacques Rousseau et Guy Béthune avec le concours de Pierre Morisset, Montréal, Pierre Tisseyre.
- Harrisse, Henry, 1900, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et des Pays circonvoisins 1497-1501-1769*, Paris / London, Welter H. / Stevens Henry, Son & Stiles.
- Hecquet, Marie-Catherine, 1755, *Histoire de Mlle Le Blanc jeune fille sauvage retrouvée dans les bois de Champagne*, Paris.
- Jolliet, Louis, 1693, *Le Sr. Joliet envoie une Carte du Canada, Parle des Esquimaux dit quelque Chose sur ces peuples*, B.N. N.A.F., ms. 9275.
- _____, 1694, *Journal de Louis Jolliet allant à la découverte de Labrador, país des Esquimaux*, B.N. N.A.F., ms. 9275.
- Lahontan, Louis Armand de Lom d'Arce, 1705 *Mémoires de l'Amérique Septentrionale*, Amsterdam, chez François l'Honoré & Compagnie.
- Lafitau, Joseph François, 1724, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain & Hochereau.
- _____, 1983, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, (Introduction, choix des textes et notes par Edna Hindie Lemay), Paris, FM / La Découverte.
- Malaurie, Jean, dir., 2002, *De la Vérité en ethnologie. Séminaire de Jean Malaurie*, Paris,

Economica, coll. Polaires.

Menuret, Jean-Joseph & Jaucourt, Chevalier de, 1765, Yeux / Yeux de serpent / Yeux à neige, in Diderot Denis & Le Rond D'Alembert Jean, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome XVII : 668-670.

Monsieur Jérémie, 1720, Relation [du détroit et] de la baie de Hudson à Monsieur ^{***}, in: *Recueil d'arrests et autres pièces pour l'établissement de la Compagnie d'Occident*, Amsterdam, Jean Frédéric Bernard.

Perle, Georges A., 1980, La philosophie de Jaucourt dans l'Encyclopédie, *Revue de l'histoire des religions*, 197, 1, 59-78.

Peyrère, Isaac de la, 1647, *Relation du Groenland*, Paris, Augustin Courbe.

Proust, Jacques, 1995, *Diderot et l'Encyclopédie*, 3e éd, Paris, Albin Michel.

Raudot, Antoine Denis [précédemment attribué au Père Antoine Silvy], 1904, in : *Relation par lettres de l'Amérique Septentrionale (années 1709 et 1710)*, éditée et annotée par le P. Camille de Rochemonteix de la Compagnie de Jésus, Paris, Letouzey et Ané.

Rostand, Jean, 1951, La conception de l'homme selon Helvétius et selon Diderot, *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 4, 3-4, 213-222.

Vox Ukcouma, 1765, in Diderot Denis & Le Rond D'Alembert Jean, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, [Tome VII](#), 371.

Giulia Bogliolo Bruna, Ethnohistorienne, docteur ès lettres, est spécialiste des voyages à la Renaissance, des premières rencontres entre Inuit et Européens et du merveilleux nordique. Chercheur au Centre d'Études Arctiques (EHESS / CNRS, Paris), et membre du Centro Studi Americanistici « Circolo Amerindiano » de Pérouse, elle siège au Comité Scientifique du Congrès International d'Américanisme (Pérouse). Membre du Comité Scientifique d'INTER-NORD (CNRS Éditions) et du Comité de Rédaction de la revue scientifique *THULE, Rivista italiana di studi americanistici*, elle collabore, entre autres, avec les revues académiques *Geostorie* (Centro Italiano Studi Storico-Geografici), *Bollettino della Società Geografica Italiana* (Société Italienne de Géographie) et ANUAC.